

Sommaire

Pas de limites — 7

**La destruction de la Palestine
c'est la destruction de la Terre — 17**

**Réponse à certaines objections
sur la résistance — 105**

**Réponse à certaines objections
sur le lobby — 135**

Notes — 145

Pour la Palestine comme pour la Terre

historique précis avec l'objectif de développer une analyse de longue durée de l'empire fossile en Palestine.

Sachez que nous avons le pouvoir de vous pulvériser

1840 a été un tournant historique pour le Proche-Orient comme pour le système climatique. Cette année-là, pour la première fois, l'Empire britannique a déployé des bateaux à vapeur dans une guerre majeure. La vapeur est la technologie qui a fait naître la dépendance aux combustibles fossiles : les machines à vapeur fonctionnaient au charbon et c'est leur diffusion dans les différentes industries de la Grande-Bretagne qui ont fait de celle-ci la première économie fossile. Mais la vapeur n'aurait jamais laissé d'empreinte sur le climat si elle était restée cantonnée aux îles Britanniques. Ce n'est qu'en l'exportant au reste du monde et en entraînant l'humanité dans la spirale de la combustion fossile à grande échelle que la Grande-Bretagne a changé le destin de cette planète : la mondialisation de la vapeur était la mise à feu nécessaire. Mais la clé de cette mise à feu était le déploiement des bateaux à vapeur dans la guerre. C'est par la projection de la violence que la Grande-Bretagne a intégré d'autres pays dans cette forme étrange d'économie qu'elle avait créée – en transformant le capital fossile, pourrait-on dire, en empire fossile.

La destruction de la Palestine...

À l'époque, la Grande-Bretagne était le plus vaste empire que le monde ait jamais connu, bâti sur sa suprématie navale, fondée jusque-là sur la force motrice traditionnelle du vent. Mais dans les années 1820, la Royal Navy a commencé à s'intéresser à la propulsion à vapeur – autrement dit, au fait de brûler du charbon plutôt que de naviguer avec le vent ; le vent étant une source « renouvelable », comme on dirait aujourd'hui, inépuisable, économique, gratuite même, mais avec des limites bien connues. Les capitaines ne pouvaient pas être assurés qu'il soufflerait comme ils le souhaitaient. Sur le champ de bataille, les navires pouvaient être bloqués par le calme plat, ou éloignés de leurs cibles par des bourrasques contraires, ou contraints à une avancée bien trop lente. Les caprices du vent pouvaient donner à l'ennemi des occasions de s'échapper, de se regrouper, de contre-attaquer. Dans le cadre de l'action militaire, quand la mobilisation de l'énergie était la plus urgente, le vent n'était pas une force fiable. La vapeur obéissait à une autre logique. Elle tirait sa force d'une source d'énergie qui n'avait pas de lien avec les conditions météorologiques, les vents, les courants, les vagues, les marées : le charbon provenait du sous-sol, héritage de centaines de millions d'années de photosynthèse ; une fois remonté à la surface, il pouvait être brûlé en tout lieu et à tout moment suivant le souhait de son propriétaire. La force de frappe d'un navire à vapeur pouvait

Pour la Palestine comme pour la Terre

être convoquée à volonté. Une flotte constituée de tels navires pouvait être organisée exactement comme le souhaitaient les capitaines – les canons pointés, les soldats débarqués, les ennemis pourchassés quel que soit le sens du vent. Cette liberté était particulièrement appréciée de l'amiral Charles Napier, le plus ardent défenseur de la vapeur au sein de la Royal Navy, qui souligna sa valeur en quelques formules lapidaires : « Avec les navires à vapeur, le vent est toujours favorable » ; ou « la conquête des éléments par la vapeur est désormais si complète qu'il me semble que nous disposons à présent de tout ce qu'il nous fallait pour rendre la guerre maritime parfaite²⁷ ». En somme, la conquête des éléments dérivait du profil spatiotemporel des combustibles fossiles : leur détachement de l'espace et du temps à la surface de la terre promettait de libérer l'empire des conditions dans lesquelles les bateaux naviguaient depuis des temps immémoriaux.

La première fois que Napier eut l'occasion de mettre en œuvre cette perfection, c'était en 1840, sur les côtes du Liban et de la Palestine. Cette année-là, la Grande-Bretagne est partie en guerre contre Méhémet Ali. Ali était le pacha d'Égypte, officiellement vassal de l'Empire ottoman mais en réalité souverain de son propre royaume, et alors en guerre avec le sultan. Les forces d'Ali s'étaient déployées depuis l'Égypte à la conquête du Hedjaz et du Levant pour former

La destruction de la Palestine...

un proto-empire arabe voué à se heurter aux intérêts de Constantinople et Londres. L'ascension d'Ali menaçait de faire tomber l'Empire ottoman, dont la Grande-Bretagne considérait à l'époque la stabilité et l'intégrité comme un contrepoids stratégique à la Russie. Si l'Empire ottoman se désintégrait, la Russie pouvait s'étendre vers le sud et l'est, menaçant l'Inde, colonie de la Couronne. La Grande-Bretagne voulait donc le soutenir. C'est une rivalité inter-impérialiste, pour ainsi dire, qui la poussait à intervenir contre Ali. Mais un facteur non moins important était la dynamique du développement capitaliste en Grande-Bretagne même. L'industrie du coton était son fer de lance mais dans les années 1830, elle avait tant distancé tous les autres secteurs industriels qu'elle connaissait une grave crise de surproduction : des montagnes de surplus de fil et de tissu sortaient des usines. La demande intérieure ne suffisait pas à les absorber totalement. La Grande-Bretagne cherchait donc désespérément de nouveaux marchés d'exportation ; et par bonheur, en 1838, l'Empire ottoman avait consenti à un accord de libre-échange fabuleusement avantageux, le traité de Balta-Liman. Il devait ouvrir les territoires sous le contrôle du sultan à des exportations britanniques à peu près illimitées. Le problème, c'est qu'une part croissante de ces territoires était en train de passer sous le contrôle de Méhémet Ali, qui poursuivait une politique économique opposée : la substitution

Pour la Palestine comme pour la Terre

aux importations. Ali construisait ses propres usines de coton en Égypte. À la fin des années 1830, l'industrie du coton égyptienne était devenue la plus importante du monde hors de l'Europe et des États-Unis. Ali refusait aussi totalement le principe du libre-échange britannique : il avait mis en place des tarifs douaniers, des monopoles et d'autres mécanismes de protection autour de son industrie du coton et il la défendait si efficacement qu'elle avait pu faire des incursions sur des marchés jusque-là dominés par la Grande-Bretagne, jusqu'en Inde même.

La Grande-Bretagne était furieuse. Et nul n'était plus furieux que Lord Palmerston, le ministre des Affaires étrangères et principal architecte de l'Empire britannique au milieu du XIX^e siècle. « La meilleure chose que Méhémet puisse faire serait de détruire toutes ses manufactures et de jeter ses machines dans le Nil²⁸ », s'exclamait-il. Pour lui comme pour le reste du gouvernement britannique, le rejet du traité de Balta-Liman était un *casus belli*. Le libre-échange devait être imposé à Ali et à tous les territoires arabes sous son contrôle. Sinon, l'industrie du coton britannique resterait étouffée, privée des débouchés nécessaires à la poursuite de son expansion, sans parler du risque supplémentaire que représentait le jeune concurrent égyptien. Lord Palmerston ne faisait pas mystère de ses principes de politique étrangère. « C'était la tâche du gouvernement que

La destruction de la Palestine...

d'ouvrir de nouvelles voies pour le commerce de ce pays » ; son « grand objectif » en « tout point du monde » était d'ouvrir les territoires au commerce, ce qui le poussait à une confrontation générale avec Ali²⁹. La « question orientale » était devenue son obsession. « Je déteste Méhémet Ali, qui n'est pour moi qu'un barbare arrogant, écrit-il en 1839. Je considère sa civilisation d'Égypte dont on fait si grand cas comme la plus parfaite escroquerie³⁰. » Londres se fait alors plus belliqueux de mois en mois. « Sachez que l'Angleterre a le pouvoir de vous *pulvériser* », avertit le consul-général à Alexandrie³¹. « Nous devons frapper à la fois vite et bien », conseille Lord Ponsonby, ambassadeur britannique à Istanbul, « et toute la structure branlante de ce qu'on appelle ridiculement la Nationalité arabe va s'effondrer³². » Tandis que des paroles de ce genre résonnent dans les couloirs de Whitehall, Lord Palmerston donne l'ordre à la Royal Navy de rassembler ses meilleurs navires à vapeur. À la fin de l'été 1840, une escadre ultramoderne sous le commandement de Napier met le cap vers la ville de Beyrouth.

La pulvérisation d'Acre

Le navire préféré de Napier est la *Gorgon*. Propulsé par un moteur à vapeur de 350 chevaux, capable de transporter 380 tonnes de charbon, 1 600 soldats et six canons, c'est « le premier vrai vapeur

Pour la Palestine comme pour la Terre

de guerre », marquant « une nouvelle ère »³³. C'est à son bord que Napier reconnaît la région de Beyrouth, allant et venant le long des côtes à sa convenance, ignorant splendidement les aléas météorologiques – mais il envoie bel et bien une requête urgente à ses collègues officiers : « Vous devez m'envoyer des navires de charbon à *tout prix* car des vapeurs sans charbon ne servent à rien³⁴. » Le 9 septembre, le bombardement de Beyrouth commence. La *Gorgon* et trois autres vapeurs sont en tête, accompagnés de quinze navires à voiles. Avec leurs cheminées fumantes, les vapeurs profitent de leur agilité pour sillonner librement la baie de Beyrouth et harceler la défense égyptienne, dont les troupes sont dirigées par Ibrahim Pacha, le fils d'Ali. D'autres cibles semblent également avoir été frappées. Après une journée de pilonnage particulièrement intense, le 11 septembre, le général local envoie une lettre d'accusation à la flotte britannique :

Pour tuer cinq de mes soldats, vous avez apporté la ruine et la désolation à de nombreuses familles; vous avez tué cinq femmes, un nouveau-né et sa mère, un vieillard, deux malheureux paysans et sans doute beaucoup d'autres dont les noms ne m'ont pas encore été rapportés [...]. Votre feu, ma foi, devient plus vigoureux et destructeur pour les malheureux paysans que pour mes soldats. Vous

La destruction de la Palestine...

semblez décidés à vous rendre maîtres de la ville³⁵.

Des sources à Beyrouth évoquent le chiffre de 1 000 personnes tuées lors du bombardement, avec des cadavres jonchant les rues. L'équipage d'un croiseur états-unien rapporte que « tous les édifices, privés ou publics, étaient un amas de ruines, la flotte anglaise faisait feu sur les rares édifices encore debout et était déterminée à ne pas laisser tenir une seule pierre sur l'autre, et la ville offre une scène de ravages et de destruction³⁶. »

Après cet exploit, les vapeurs pourchassent les troupes d'Ibrahim Pacha le long de la côte. De Lattaquié au nord à Haïfa au sud en passant par Tripoli et Tyr, les positions égyptiennes tombent comme des dominos, leurs défenseurs se retirant sous les assauts implacables et imprévisibles. « La vapeur nous offre une grande supériorité et nous allons les maintenir en mouvement », exulte Napier : « Ibrahim doit marcher très vite pour battre la vapeur³⁷ ». Un Lord Palmerston satisfait suit les nouvelles du front, vite arrivées à Londres en paquebot à vapeur, et répond : « Plus on peut accumuler de force en Syrie, mieux c'est³⁸. » Puis il ordonne un assaut contre la ville palestinienne d'Acre. Tout le monde sait que le combat décisif aura lieu là. Acre est célèbre pour avoir tenu six mois contre Napoléon en 1799, puis encore six mois en 1831 quand Ibrahim Pacha l'a assiégée.